

Jean Daniel par Bernard Morlino P. 3
Jean-Christophe Rufin
par Patrick Forestier P. 4

Michel Winock par Frédéric Vitoux P. 5
Florence Delay
par Gérard de Cortanze P. 6

Louis Nucéra par François Bott P. 6
Patrick Grainville
par Jacqueline Demornex P. 6

N°30
MAI 2010
2,50 EUROS

Service Littéraire

LE JOURNAL DES
ECRIVAINS FAIT PAR
DES ECRIVAINS

Le mensuel de l'actualité romanesque

« J'ai une patrie : la langue française. » Albert Camus

EDITO

Inclassable

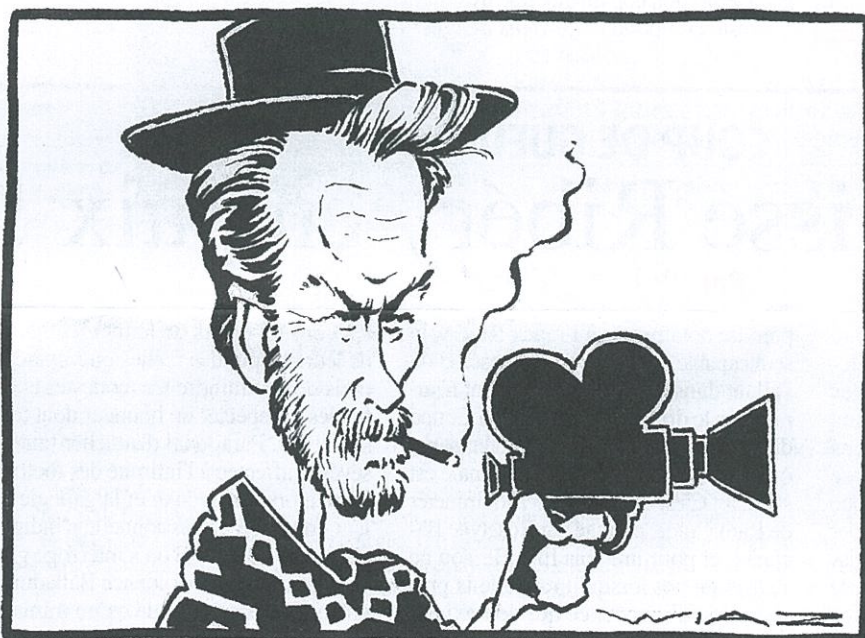
Tout le monde se classe. On essaye toujours de se classer. Ce qui est bien, c'est ce qui ne se classe pas. L'inclassable, c'est la classe. Il y a les écrivains engagés, les écrivains dégagés. Il y a la mention classable, la mention inclassable. On se classe comme un vieux bordeaux, on se décline d'un coup de plume. Les inclassables n'aiment pas les constipés du crayon. « Les inclassables », c'est aussi une collection. Lacoche, Gegauff, Bonnard, Le Guern. Ces pistoléros fuient la langue incolore, aride et ampoulée des herbiers de la bien-pensance. L'inclassable réprouve le sentimental pompeux des désespérants démagos de l'édition. Nous sommes chez Alphée. Un dieu transformé en fleuve. Inutile de dire que ça coule. Loin du politiquement lymphatique et larveux, on dégorge de roboratives opprobres. Après "La maison des girafes" de Philippe Lacoche, "Tous mes amis" de Paul Gegauff (disparu en 1983, dont a joliment parlé Éric Neuhoff dans "Les insoumis") et "Alexandrine grande voyageuse à Paris" d'Alain Bonnard, voilà "Du soufre au cœur" d'Arnaud le Guern. Ce grand vent nous dégage les bronches. Les désespérés hilares dignes de Calet, Blondin et Nucéra sont à la fête. On ferme le robinet des eaux tièdes. Longue vie aux inclassables !
François Cérésa

Clint Eastwood le dernier des géants

Celui qui a succédé à John Wayne et à Gary Cooper dans le cœur des westerners continue d'inspirer beaucoup de pistoléros de la plume.

Par Jean-Philippe Guérand*

C'est l'histoire d'un gamin dont les parents divorcent et que son père emmène au cinéma un week-end sur deux pour éviter d'avoir à lui expliquer le sens de la vie. En cette fin des années soixante, sans fermer l'été comme en Italie, les salles françaises combinent la pénurie de nouveaux films en reprenant des classiques encore privés de télévision. C'est ainsi que le petit garçon découvre avec quelques années de décalage un fier gaillard au visage buriné, mal rasé, cigarillo aux lèvres dans "Pour une poignée de dollars", puis "Et pour quelques dollars de plus". Il faudra "Le bon, la brute et le truand" pour que cet Homme sans nom nonchalant et peu disert hérite du sobriquet de Blondie. Entre le collège et le lycée, l'adolescent mord à la cinéphilie et commence à s'attarder sur les génériques des films qu'il voit à un rythme de plus en plus soutenu. C'est ainsi qu'il a la révélation que c'est ce même Clint Eastwood, rasé de près, vêtu d'un costume et armé d'un Magnum, qui campe Harry Callahan, flic ronchon toujours prêt à tenir tête à ses supérieurs



et à provoquer les voyous par cette formule magique : « Make my Day ! » En ce temps-là, certains considéraient cet admirateur inconditionnel de James Cagney comme un rival distingué de Charles Bronson, sous prétexte qu'ils ont l'un et l'autre la gâchette facile et doivent tout à Sergio Leone. Au moment même où Clint Eastwood s'impose officielle-

ment, en 1972 et 1973, comme l'acteur américain le plus populaire et qu'il se fait élire maire de sa ville de Carmel, la critique française salue ses premiers essais en tant que réalisateur et reconnaît ce qu'il doit à ses deux maîtres : Leone, l'empereur du western spaghetti, et Don Siegel, le prince du film noir. D'"Un frisson dans la nuit" (1971) au "Maître de guerre" (1986), Eastwood alterne westerns, polars, aventure et action. Les hommes admirent sa virilité, certaines femmes succombent à son charme, d'autres stigmatisent son machisme. Il faudra "Sur la route de Madison" et quelques phalanges crispées sur une poignée de voiture pour que le vernis craque et que le faux dur au cœur tendre suscite enfin l'unanimité.

Entre-temps, comme Woody Allen, avec qui il a plus de points en communs qu'on ne pourrait l'imaginer, l'acteur s'est effacé peu à peu au profit d'un metteur en scène qui porte chance à ses interprètes, de Forest Whitaker inoubliable Charlie Parker de "Bird" sacré meilleur acteur à Cannes en 1988, à Gene Hackman, oscarisé pour "Impitoyable", Sean Penn et Tim Robbins pour "Mystic River", Hilary Swank **suite en page 2** ●●●

Le roman est orgie

Le nouvel ouvrage de Rachid Boudjedra mêle, comme un torrent, les récits des fureurs du monde et des fureurs du moi.

Par Claude Cabanes*

« Le roman est orgie » selon Louis Aragon. Orgie de quoi ? Orgie de tout, orgie de rien, orgie de mots, de mort, de soi, du monde, d'être, de néant... Orgie d'Histoire et d'histoires. C'est peut-être ce roman-là que ne cesse d'écrire, depuis près de 30 ans, l'algérien Rachid Boudjedra qui publie aujourd'hui "Les figuiers de Barbarie". Évidemment, cette littérature n'est pas destinée au délassement dans les villes d'eaux, de vieilles dames sur la pente fatale : elle mêle, comme un torrent, les récits des fureurs du monde et des fureurs du moi. Quand une ville, un égout, un ciel, une guerre, une terre, des barbares, s'infiltrant dans la nappe phréatique de l'être, où clapote « le roman familial ». Cela se passe entre Alger et Constantine : une heure de vol. Les transports aériens invitent, comme les chambres capitonnées, à la recherche du temps perdu... Un professionnel de la profession des Lettres jetait l'autre soir à la télé-

vision que la littérature n'a pas à voir avec la vérité. Ah, le couillon!... Elle en produit à plein régime. De quoi ? De la vérité. Qu'il lise Boudjedra. Le père, la mère, la guerre : la Sainte Trinité où de l'effroi rôde. Le père, haï, et donc perdu à jamais. La mère, ses senteurs, son cou, ses larmes, répudiée, humiliée, et donc adorée. La guerre atroce, mais à faire pour ne pas être refait. La langue de Boudjedra se déploie en boucles, concentriquement, répétitivement, névrotiquement : un conteur en arabe qui écrirait un roman en français. Le conteur aurait bu un bon coup : il s'égarait parfois à imaginer des bombardiers B52 dans le ciel des Aurès (pour le napalm, les appareils français faisaient très bien l'affaire) ; il croit que sa mère « obtient l'orgasme avec sa main ou bien l'aide de sa chatte Nana » (!) ; il jubile au spectacle d'un fameux marabout de Tunis « constamment enfermé dans un parc à bébé, nu comme un ver ». À 20 ans Rachid Boudjedra est au maquis. À 30 ans il écrit, sous le soleil de **suite en page 2** ●●●

Le franc-parler

Freud : des cris d'Onfray

Par Roland Jaccard*

La seule surprise de cet essai sans surprise de Michel Onfray qui ressasse sur six cents pages hargneuses les critiques maintes fois adressées – et souvent justifiées – à Freud et à la psychanalyse, c'est la candeur de son auteur. Onfray s'offusque dans des pages indignes du nietzschéen (de gauche) qu'il aspire à être, du nihilisme freudien et de la vision peu amène de la nature humaine que propose la psychanalyse. Il lui oppose quelques freudo-marxistes aujourd'hui oubliés dont Wilhelm Reich, mais qui ne font pas le poids. Onfray n'est pas du genre à goûter le fameux mot de Billy Wilder, autre Viennois célèbre, « les juifs optimistes ont fini à Auschwitz, les pessimistes à Hollywood ». Freud, qui l'ignore encore, est dans la lignée de Sade et de Schopenhauer, et certainement pas dans celle des gentils réformateurs sociaux. Onfray s'en indigne de manière si juvénile que même Freud serait attendri, s'il n'était consterné par la méconnaissance totale de l'esprit **suite en page 2** ●●●

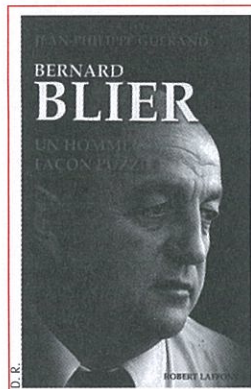
M 05804 - 30 - F: 2,50 €



Clint Eastwood : le dernier des géants

●●● et Morgan Freeman pour "Million Dollar Baby". Et quand Clint réapparait en comédien, c'est en papy flingueur dans "Gran Torino", faux raciste et véritable humaniste qui résume en un seul personnage la carrière prodigieuse de ce fringant octogénaire capable d'enchaîner un film sur le rugby dans l'Afrique du Sud de Nelson Mandela ("Invictus"), un thriller fantastique ("Hereafter") et bientôt un biopic sur le patron du FBI, J. Edgar Hoover. Mais on a tant aimé Eastwood qu'on le sait éternel. **J.-P. G.**

Clint Eastwood, 100 photos pour comprendre, de Samuel Douhaire, l'Éditeur, 206p., 24 €.



*Écrivain et critique de cinéma au Nouvel Observateur, Le Monde des religions et Pleine Vie, dernier ouvrage paru : "Bernard Blier, un homme façon puzzle" chez Robert Laffont.

Le roman est orgie

●●● Satan de William Faulkner, son maître. À 40 ans, les islamistes d'Algérie le condamnent à mort, et il se trimballe avec une capsule de cyanure dans la poche. À 50 ans, il prend sa patrie dans ses bras, malgré les caciques grisâtres au pouvoir et les nouveaux riches à Ferrarri décapotable dans les rues (de l'Internationale bling-bling...). Il pense que « se taire est une stratégie primitive » : alors, il parle. Dans "Les Figuiers de Barbarie" on croise Saint-Augustin en « harki à la solde de Rome ». On est engouti, sous la marée, lubrique, salace, et somptueuse, des pages consacrées à toutes les fentes de toutes les femmes : Rachid est un obsédé sexuel, un brillant et lumineux obsédé, pas un tripoteur verdâtre à soutane. Il a lu Faulkner donc. Il a aussi lu Freud et Marx. Voile coranique ou pas, on ne lui raconte pas d'histoires sur la libido. On ne lui raconte pas non plus d'histoires sur l'Histoire : aussi a-t-il traîné ses guêtres dans la correspondance des généraux qui achèvent la conquête de l'Algérie. Tenez, en 1845, Péliissier écrit à Saint-Arnaud : « j'ai fait enfumer 500 brigands dans une grotte près de Tipaza ». Il vient d'inventer l'enfumage, coup de génie qui aura un bel avenir. Son copain galonné n'est pas en reste et répond : « je viens de créer la

prime à la tête coupée et cela a donné d'excellents résultats pour écraser les kabyles. On ravage, on brûle, on pille, on détruit... ». Mais le romancier ne se raconte pas non plus d'histoires à lui-même : pendant, que, en proie à la terreur, il s'épuise à des marches harassantes, avec une unité du maquis FLN, il apprendra plus tard que Abbane a étranglé Boussouf sur ordre de Krim Belkacem. Les chefs révolutionnaires ne sont pas des anges. « Toutes les révolutions aboutissent au ratage, écrit-il, mais il faut les faire quand même ». Et les refaire. Comme il faut écrire et réécrire sans cesse, l'odeur des placards de l'enfance, l'été à Constantine ; écrire et réécrire sans cesse la terreur intérieure du combattant qui va abattre le bachaga Ali Chekkal au stade de Colombes le 26 mai 1957, lors de la finale de la Coupe de France de football (Toulouse : 6 - Angers : 0) ; écrire et réécrire sans cesse le concert des oiseaux dans le murier familial à l'aurore... **C.C.**

Les figuiers de Barbarie, de Rachid Boudjedra, Grasset, 270 p., 17,50 €.

*Écrivain et journaliste, éditorialiste à l'Humanité, dernier ouvrage paru : "Le siècle dans la peau" chez Maren Sell.

Freud : des cris d'Onfray

●●● viennois de Michel Onfray, un peu trop décidé à en découdre avec lui, mais impossible à prendre au sérieux. « Décidément ces Français, aurait-il dit, il n'y a pas grande chose à en attendre. » Personne n'a jamais prétendu, même parmi les psychanalystes, que Freud était une idole intouchable. Depuis plus de cinquante ans, des ouvrages remarquables comme ceux d'Ellenberger, de Sulloway, de Roustang, de Johnston, de Szasz, de Videman ont pointé les failles de la théorie, les limites de la thérapie et les faiblesses de l'homme Freud, souvent décrit comme un faussaire (il l'était), comme un misogynne (il l'était), comme un cocainomane (il le fut pendant une période de sa vie), comme un dictateur sud-américain (pas faux), comme un assassin (il aurait tenté de précipiter son compagnon Fliess dans un précipice (trop beau pour être vrai), comme un ami peu sûr (personne n'en doute et surtout pas Breuer qui fut son maître et ami), comme un anti-bolchévique plutôt accommodant avec les nazis (mais ce fut aussi le cas de Lou Salomé, de Groddek qui écrivait chaque jour des lettres admiratives à Hitler pour le mettre en garde contre son entourage). Bref, personne n'a jamais douté qu'en créant une mythologie et une forme de thérapie adaptées au vingtième siècle, Freud forgerait sa légende et que, comme toute légende, elle comportait une part de mystification, de mensonges et d'erreurs. Il se trouve que Freud était aussi un immense penseur, un très grand écrivain, un thau matorge et un esprit doté de ce qui fera hélas ! toujours défaut à Michel Onfray : l'humour. Il n'y en a pas la moindre trace dans ses essais souvent présomptueux, parfois creux, toujours vindicatifs. Plutôt que de perdre six mois de sa précieuse existence de philosophe engagé, aurait-il mieux fait de méditer ce passage d'une lettre de Freud adressée à Marie Bonaparte en août 1937 : « Dès qu'on s'interroge sur le sens et la valeur de la vie, on est malade, car ni l'un ni l'autre n'existent objectivement. On avoue simplement posséder une réserve de libido insatisfaite, à laquelle quelque chose d'autre a dû arriver, une sorte de fermentation aboutissant à de la tristesse et à de la dépression. Ces explications que je vous donne ne sont évidemment pas fameuses. Peut-être parce que je suis moi-même trop pessimiste. Une publicité me trotte dans la tête, et je la considère comme la plus hardie et la plus réussie des réclames américaines : « Why life if you can be buried for ten dollars ? » (Pourquoi continuer à vivre lorsque vous pouvez être enterré pour dix dollars ?) ». **R.J.**

Le crépuscule d'une idole, l'affabulation freudienne, de Michel Onfray, Grasset, 612p., 22 €.

*Écrivain et journaliste, directeur de collection aux PUF, auteur de "Freud, jugements et témoignages" aux PUF et de "Retour à Vienne" chez Léo Scheer, dernier ouvrage paru : "Sexe et sarcasmes" aux PUF.

Les Vices et la vertu

Par Walter Lewino*

Parmi les abonnés au téléphone de la ville de Paris on relève 83 « Bœuf » ou « Le Bœuf » et seulement 4 « Vache » ; 125 monsieur ou madame Mouton et aucun monsieur ou madame Brebis ; 125 « Cheval », avec en prime 203 « Poulain », et aucun(e) Jument ; 40 monsieur ou madame Chat et aucun(e) Chatte ; il y a même plus de « Bouc » (34), malgré l'odeur, que de « Chèvre » (10) ; quant aux champions toutes catégories, les 207 Lelièvre, un(e) seul(e) Hase leur fait face. Il est grand temps de dénoncer le machisme des patronymes.

*Écrivain et journaliste, dernier ouvrage paru : "Pardon, pardon, mon père" chez Grasset.

COUP DE GUEULE

Qu'on laisse Ribéry en paix !

Par Philippe Bilger*

Supportif en chambre, je suis passionné par les matches de football à la télévision même si je déplore le nombre des commentateurs qui nous infligent leurs propos insipides alors que nous avons pourtant l'image. Si on continue à ce rythme, ils vont être aussi nombreux que les joueurs sur le terrain ! Pour apprécier les footballeurs de talent, je ne les ai jamais pris pour des monstres d'intelligence et des modèles de vertu. Il n'y a pas une once de mépris dans cette constatation. Ce qu'on est en droit d'exiger d'eux au regard de leurs salaires substantiels, c'est qu'ils nous offrent le meilleur spectacle sportif possible et qu'ils se donnent à fond pour notre vif plaisir. Que certains d'entre eux, même sélectionnés en équipe de France, aient pu avoir des rapports tarifés avec une prostituée (pardon : une escort girl !) qui dit ne leur avoir pas révélé qu'elle était mineure ne bouleverse pas la face du monde ni ne risque de dégrader encore davantage le monde du ballon rond déjà infecté par le mélange d'argent, de magouilles, de bureaucratie opaque et de choix erratiques. Aussi, quelle étrange et perverse démarche qui consiste à s'en

prendre notamment à Franck Ribéry, le seul capable de mettre de la vitesse et de l'allant dans le jeu et qui pourtant n'aurait plus le droit de participer à la Coupe du monde s'il était mis en examen, parce que « le maillot de l'équipe nationale est sacré » ! C'est du moins l'avis outrancier de Rama Yade, partagé par Roselyne Bachelot, et pour une fois Eric Besson ne se trompe pas lorsqu'il rappelle la présomption d'innocence qui doit exister pour Ribéry comme pour tout autre. Il me semble que ce puritanisme de façade mérite d'être dénoncé comme il convient. Il y a d'abord quelque chose qui relève « de la chasse au footballeur » dans cet acharnement à l'encontre de Ribéry qui dispose d'un langage trop minimaliste pour pouvoir se défendre efficacement. Surtout, à quel titre le comportement personnel du sportif seul doit-il se voir appliquer la rigueur d'un monde sans rigueur, la rectitude d'un univers qui n'en a plus ? Certes, il est commode de se sentir moral jusqu'au dernier footballeur, mais le fardeau est trop lourd qui permet à l'ensemble des institutions de pouvoir, d'ordre et d'autorité de ne jamais tirer

les conséquences de leurs errements, de leurs turpitudes réelles ou imputées, mais de contraindre les modestes et les faibles à respecter un honneur dont tous se délient. Paradoxal d'attacher tant de sévérité affectée à l'intimité des footballeurs alors que le luxe et la gabegie de leur condition professionnelle n'indigne personne ! Alors qu'on s'interroge gravement sur la jurisprudence Balladur et qu'on n'est pas persuadé qu'un ministre mis en examen doive démissionner, on voudrait « se payer » les footballeurs ! L'équipe de France serait sacrée, mais pas le gouvernement de la France, pas la France elle-même ! Cette polémique artificielle et ridicule sur le comportement des footballeurs dont tout le monde se désintéresse quand ils n'ont pas la balle au pied est le signe d'une société bouleversée et injuste : réserver l'intransigeance et l'éthique aux petits quand les grands ont le droit de jouer leur jeu comme ils l'entendent. **P.B.**

*Écrivain et magistrat, dernier ouvrage paru, co-écrit avec Roland Agret : "Et si on jugeait les juges ?" aux Éditions Mordicus.

Écrits et chuchotements

par Emmanuelle de Boysson

LES FLOPS. D'après Le Parisien, Valérie Pécresse a vendu 269 exemplaires d'"Et si on parlait de vous ?" (L'Archipel) ; André Manoukian, 174 ex. de "Deleuze, Sheila et moi", (Calmann-Lévy) ; Bernard-Henri Lévy, 3 721 ex. de "Pièces d'identité" et 5 282 ex. de "De la guerre en philosophie" (Grasset) ; Elisabeth Badinter, 114 953 ex. pour "Le Conflit : la femme et la mère", (Flammarion) ; Francis Huster, 3 252 ex. des "Lettres aux femmes" ; Patrick Balkany, 2 950 ex. d'"Une autre vérité que la mienne" ; Dominique de Villepin, 2 576 ex. du "Dernier témoin", (Plon) ;

Christine Angot : 1 000 ex. de "Léonore", (Seuil). Comme quoi, les people et les politiques ne décollent plus. **TOP PRIX.** Grand Prix Palatine du Roman historique : Adrien Goetz, pour "Le Coiffeur de Chateaubriand" (Grasset). Prix du roman noir : Hervé Le Corre : "Les cœurs déchirés" (Payot-Rivages) et Craig Johnson : "Little Bird". Prix Closerie des Lilas : Véronique Bizot : "Mon couronnement" (Actes Sud). Lilas de la librairie : Nathalie Iris (Librairie Mots en Marge, La Garenne Colombes 92). Lilas de l'attachée de presse : Brigitte

Semler (Belfond). Lilas de l'éditrice : Véra Michalski (Groupe Libella). À l'occasion de la publication d'"Un cri pour deux" (Albin Michel), Joël Schmidt s'est vu attribuer le Grand Prix de Littérature de la Société des Gens de Lettres pour l'ensemble de son œuvre. **BUZZ RENTRÉE.** Chez J-C Lattès : Delphine Bertholon, Isabelle Morin, Vincent Engel (enfin un roman plus court), Maryse Condé. Chez Plon, Elisabeth Tchoungui : "Bamako climax". Chez Fayard : Thierry Beinstingel, "Retour aux mots sauvages" ; Michel del Castillo, "Le piano

solitaire" ; Claire Castillon, "Les bulles", Jean-Philippe Domecq, "Le jour où le ciel s'en va" ; Jean Grégor, "Transports en commun" ; Thibault de Montaigu, "Les grands gestes la nuit" ; Vincent Ravalec, "Cantique de la racaille, opus 2" ; Anne-Sylvie Sprenger, "La veuve du Christ" ; Philippe Vasset, "Journal intime d'une prédatrice". Chez Héloïse d'Ormesson : "L'entrevue de Saint-Cloud", d'Harold Cobert et "Le joli mois de mai", d'Émilie de Turckheim. À La Table Ronde, Thierry Dancourt, "Jardin d'hiver" ; Katherine Mosby, "Sanctuaires

ardents" ; Richard Russo, "Les Sortilèges de Cape Code" ; Michel Erman, "Le Bottin proustien". À suivre... **VERBATIM :** Patrick Besson, à propos de son "Plateau télé" : « Ce livre était censé être un livre posthume, mais je ne suis pas mort ». Jean-Christophe Rufin qui, dans "Katila", décrit le Quai d'Orsay comme un moulin ouvert à tous les vents : « Ça va m'attirer des emm... c'est sûr ». **E.de B.**

*Écrivain et journaliste, vient de publier "Nous les bons vivants, ras le bol des rabat-joie", avec Claude-Henry du Bord, au Rocher.